

—Vous ne sauriez, et pourquoi ?
 —Je ne connais pas la personne qui m'as remis la lettre.
 —C'est impossible !
 —Non, puisque c'est la vérité. C'est bien simple, allez. J'étais en train de tourner la manivelle de mon moulin, devant une brasserie, sur la place, quand un homme s'approche de moi et me tend la lettre.
 —Un homme ?
 —Oui, de mon âge, à peu près, dans les cinquante à soixante. Et qui n'avait pas l'air cossu, non plus.
 —Comment était-il habillé ?
 —Ma foi, je n'ai pas remarqué. Comme tout le monde : un paletot, un chapeau mou. C'était la première fois que je le voyais.
 —Il est bien étrange qu'une personne inconnue soit justement venue vous trouver pour vous confier cette commission.
 —Ce n'est pas la seule fois que cela m'arrive, je l'ai dit à votre domestique. Tout le monde me connaît, mais moi, je ne connais pas tout le monde. Je ne puis rien vous dire de plus.
 —Et cet inconnu, en vous chargeant de cette commission, qu'a-t-il dit ?
 —Peu de choses : "Savez-vous où demeure M. Beaufort, le maître de forges.—Oui.—Voici une lettre et vingt sous." C'est vrai ! ça, il ne m'a donné que vingt sous, ce n'était pas trop pour la course. Je suis parti aussitôt, mon orgue sur le dos.
 Beaufort se leva et se mit à marcher dans le salon, d'un pas heurté et inégal, s'arrêtant parfois pour examiner Glou-Glou, d'un œil triste, et en même temps plein de colère.
 —Cet homme ne veut point parler, se disait-il, et pourtant il faut qu'il parle !
 Il revint près de Glou-Glou, qui baissait l'oreille.
 —Vous ne mentez pas, Jan-Jot ?
 —Non, parole, non.
 —Ne serait-ce pas une femme qui vous aurait remis cette lettre... en vous recommandant le secret... mais ce secret, Jan-Jot, croyez-vous qu'il soit de votre devoir de le tenir ?... Vous êtes une brave et honnête nature, Jan-Jot, je le sais, et tout le monde se plaît à le reconnaître... et je m'adresse à votre loyauté, à votre cœur... à votre compassion même...
 —Il n'y a ici ni loyauté, ni cœur, ni compassion, fit rudement le joueur d'orgue, qui prenait les devants, ne voulant pas se laisser gagner, il n'y a, pour moi, que l'impossibilité de m'expliquer sur une chose que j'ignore.
 —Je suis persuadé que vous ne me dites pas la vérité. Bien plus, Jan-Jot, écoutez-moi attentivement...
 —Pour cela, je vous écoute.
 —Je suis convaincu qu'il y a vingt-cinq ans, lorsque le juge d'instruction vous a demandé quelle était la jeune femme rencontrée en votre compagnie sur la route de Châteauroux, vous avez menti en disant que vous ne la connaissiez pas.
 —Mais, tonnerre de sort, je l'ai juré...
 —Je suis convaincu, enfin, que la personne qui vous a confié la lettre que vous m'avez apportée il y a trois jours est une femme, et qui ne vous est pas inconnue...
 Glou-Glou se mit à rire, mais il riait faux.
 Beaufort se tordait les mains. Il faisait peine à voir. Le joueur d'orgue tournait son chapeau entre ses doigts et ne quittait pas le tapis des yeux.
 —Comment faire, murmurait Beaufort, comment faire ?
 User des menaces, c'était inutile. Glou-Glou ne paraissait pas homme à se laisser intimider.
 Le gagner par des promesses, par l'offre d'une fortune ?
 Peut-être Glou-Glou faiblirait-il ?
 —Jan-Jot, je ne vous redirai pas mon histoire. Vous savez comment elle a disparu mystérieusement. J'ai tout fait pour percer le mystère de cette disparition, mais je n'ai rien pu découvrir. Je ne sais vraiment pas comment je ne suis pas mort, ou comment je ne suis pas devenu fou. Si je ne suis pas mort, du moins ma santé a été fort ébranlée, et jamais je me suis guéri de cette blessure. Il y a quelques jours, je croyais que tout était fini, et je voyais venir la mort, lorsque votre lettre m'a été remise. Cette lettre était une espérance suprême qui luisait tout à coup dans ma vie. On dirait vraiment que l'inconnue qui me l'a envoyée devinait le danger qui me menaçait et voulait me sauver malgré moi. C'est pourquoi je vous dis, Jan-Jot, que vous en savez plus que vous ne le laissez paraître... ma vie tient à ce que vous allez me dire... Refusez de parler, et c'est fini de moi... Parlez, dites-moi la vérité, qui sait si elle ne me sauvera pas, cette vérité, quelque terrible qu'elle soit... Je vous en supplie, Jan-Jot, parlez !...
 —Je suis bien triste, monsieur, de voir que vous vous trompez de la sorte, et surtout de ne pouvoir rien faire pour vous être agréable...
 Beaufort se prit le front entre les mains.
 —Souvenez-vous, Jan-Jot, que vous tenez entre vos mains le bonheur et la vie d'un homme...
 —Mais non, M. Beaufort, rien de tout cela...
 —Vous pouvez le tuer ou le faire vivre...
 —Vous exagérez !
 —Je suis riche, très riche ; parlez, et je ferai votre fortune. Que désirez-vous ?... dites-le...
 —Je ne désire rien. J'ai des économies et je fais vivre aisément ma mère. Je suis philosophe et me contente de pas grand-chose.
 —Votre mère est vieille. Un peu plus d'aisance lui ferait du bien. Ce que vous refuseriez pour vous, vous ne le refuseriez certainement pas pour elle... Dites un mot, et je mettrai vingt mille francs à votre disposition.

—Mais ce mot, monsieur Beaufort, ce mot, je ne peux pas le dire, puisque je ne sais rien.
 —Cinquante mille francs, Jan-Jot.
 —Ni cinquante, ni cent, dit le joueur d'orgue avec violence.
 —Dites un mot, Glou-Glou, et je vous constituerai, tout de suite, dix, quinze mille francs de rentes... Je ne compte pas...
 —Vous me donneriez un million !...
 —Vous êtes un malhonnête homme, Jan-Jot.
 Le joueur d'orgue, quoique très ému et très pâle, se mit à rire.
 —Malhonnête, parce que je refuse quinze mille livres de rente, moi qui n'ai pas le sou ? Soyez juste, monsieur Beaufort.
 —Jan-Jot, regardez-moi ; je ne tiens à la vie que par une dernière et suprême espérance, celle de revoir Marceline... Cette espérance, vous me l'enlevez...
 —Ah ! monsieur Beaufort, je vous prie de croire que si je pouvais...
 —Mais qui donc vous en empêche ? Quelle promesse peut tenir devant une révélation qui sauve une vie ?...
 Glou-Glou baissa la tête. Il serra les poings. Beaufort comprit qu'il ne parlerait pas. Les promesses, les offres, les prières avaient échoué. Il fallait user de la ruse.
 Il eut l'air d'en prendre son parti.
 —Soit donc, dit-il, mais vous partirez avec le remords d'avoir vu souffrir un homme, sans vouloir faire cesser sa souffrance. Adieu... je n'ai pour vous que de la haine et du mépris...
 Jan-Jot partait d'un pas lourd, très troublé et la tête en feu.
 Beaufort sonna son valet de chambre.
 Jean parut presque aussitôt. Beaufort lui montra Glou-Glou.
 —Faites le boire, grisez-le, et, quand il sera ivre, venez me chercher...
 Glou-Glou s'en allait par le corridor qui donnait sur le perron.
 C'était par là qu'il était entré.
 Jean sortit, au contraire, par la cour fit en se pressant le tour de la maison et se trouva en face du joueur d'orgue quand celui-ci descendit. Le musicien avait l'air de méchante humeur.
 —Rendez-moi mon orgue, dit-il au valet.
 —Je l'ai porté à l'office... si vous voulez venir l'y prendre...
 Glou-Glou suivit le domestique. Il crispait le poing, et des paroles confuses sortaient de sa grosse moustache.
 —S'il est permis de faire souffrir un pauvre homme comme cela !... j'ai vu le moment où j'allais tout dire... Tout dire, j'en grillais d'envie, ma parole... mais puisque mam'zelle Marceline ne le veut point, ça la regarde...
 —Qu'est-ce que vous racontez donc ? fit le valet se retournant.
 —Rien. Je me parle à moi-même : c'est une habitude.
 Ils entrèrent à l'office. Jean frappa sur l'épaule de Glou-Glou :
 —Vous boirez bien un coup avant de partir ?...
 L'émotion donne la soif et Glou-Glou était très ému. Il avait la gorge sèche.
 —Ma foi, ce n'est pas de refus.
 —Du blanc ou du rouge ?
 —Ce que vous voudrez... du blanc ça rafraîchit davantage ; mais un doigt, rien qu'un doigt, et avec de l'eau.
 —Allons donc ! vous n'allez pas mettre de l'eau dans ce vieux vin... C'est un reste de bouteille que mon maître m'a donné, et il est aussi vieux que vous... presque.
 —Oh ! aussi vieux ! dit Glou-Glou en riant.
 —Mil-huit-cent-trente-deux, mon brave, ni plus ni moins.
 —Mil-huit-cent-trente-deux, dit Glou-Glou ébahi, les yeux écarquillés, sans blague ?...
 —Aussi vrai que je m'appelle Jean Taupin et que je suis au service de M. Beaufort, dit le valet avec gravité. Du reste, regardez l'étiquette. Oh ! les étiquettes, ça se fabrique comme l'on veut, à la douzaine...
 —Ce vin-là, farceur, vient de la cave du père de monsieur.
 —Alors, plus rien à objecter...
 Jean versait dans un petit verre un vin jaune comme de l'ambre.
 —Un doigt, faisait Jan-Jot, rien qu'un petit doigt.
 —Il est dépouillé, ça ne vous fera pas de mal... A votre santé !...
 —A votre santé, monsieur Jean ; vous êtes bien honnête.
 Il fit claquer sa langue, en fermant à demi les yeux.
 —Tonnerre ! quelle bonne liqueur ! C'est un velours qui vous descend dans l'estomac.
 —Encore un peu ?
 —Non. Je n'ai pas la tête très solide... Je ne bois que de l'eau.
 —Voyons, Jan-Jot, un vin aussi vieux que vous... Est-ce que vous en auriez peur ?...
 —Moi, un ancien soldat, je n'ai peur de rien.
 —Un vin qui est peut-être de l'année de votre naissance.
 —Juste... mil-huit-cent-trente-deux... le quatorze avril, juste.
 —Alors, c'est un ami, ce vin-là... Allons votre verre.
 —Soit, mais un doigt, rien qu'un petit doigt... Merci.
 —A la vôtre, Glou-Glou.
 —A la vôtre, d'abord monsieur Jean...
 Et du revers de sa large main, il essuya ses moustaches.
 Il souriait. Ses yeux brillaient.
 —Eh ! eh ! dit-il, il est encore solide, ce vieux vin, pour son âge... Ça vous ragaillardit... Vidons la bouteille...
 —Elle est vide.
 —Déjà ! Je le regrette...